

HISTOIRE DES SCIENCES

Madame Picardet, traductrice scientifique ou cosmétique des Lumières ?

Au XVIII^e siècle à Dijon, une femme acquit une réputation internationale en traduisant nombre d'écrits de chimistes et minéralogistes européens. Bien que son nécrologue ait crié à l'imposture, sa réputation n'était pas usurpée.

Patrice BRET

Le 4 octobre 1820, la Baronne Guyton de Morveau, née Claudine Poulet (en 1735), meurt en son hôtel de la rue de Lille à Paris, dans sa 86^e année. Seul le *Journal de Dijon et de la Côte-d'Or* rend un dernier hommage à celle qui, sous le nom de son premier mari, Picardet, a contribué à animer la vie intellectuelle de la capitale bourguignonne sous le règne de Louis XVI en réunissant savants et amateurs de science, et qui a acquis une réputation internationale en traduisant de quatre langues une vingtaine de chimistes et minéralogistes européens, dont quelques-uns des principaux du moment : le Suédois Carl Wilhelm Scheele, l'Irlandais Richard Kirwan et le Saxon Abraham Gottlob Werner.

Nécrologie bien inhabituelle, pourtant, celle que lui consacre le journal dijonnais... Plutôt que de faire l'éloge de la défunte, le rédacteur Claude-Nicolas Amanton nie la réalité de son œuvre :

Il ne faut pas croire, toutefois, sur la foi de ses traductions, qu'elle ait jamais outragé les grâces au point de s'enfoncer dans l'étude des langues tudesques et suédoises. Voici le secret de ces traductions ; il forme une anecdote peu connue, de la vérité de laquelle nous avons été, dans le temps, à portée de nous assurer.

Pour lui, le mérite réel revient à deux hommes, l'obscur avocat Jacques Magnien pour la partie linguistique, et le magistrat,

encyclopédiste et chimiste Louis-Bernard Guyton de Morveau [1737-1816] pour la partie scientifique :

M. de Morveau, familier avec la science et ses expressions techniques, avait bientôt, à l'aide de la traduction nécessairement informée d'un homme qui ne savait pas un mot de chimie, saisi le sens de l'original ; il le devinait pour ainsi dire, et le rétablissait quand il avait échappé au traducteur ; la traduction était ainsi livrée à Madame Picardet, qui mettait la dernière main à l'œuvre, en colorant de son style les ébauches de ses devanciers.

Dans ce scénario, la future femme de Guyton de Morveau n'aurait donc eu qu'un rôle cosmétique, « la part sans doute la plus aimable » de l'opération, celle de polir le texte. Amanton entend dénoncer un maquillage de la réalité, une imposture collective qu'auraient montée les collaborateurs de Mme Picardet afin « d'ajouter ainsi à sa réputation de femme d'une beauté remarquable, de femme d'esprit, celle de femme savante ».

L'imposture aurait été bien productive et durable : plus de 1000 pages publiées entre 1774 et 1797, dont un livre traduit de l'allemand et une cinquantaine d'articles dans des journaux et ouvrages savants : 26 traduits du suédois, 15 de l'allemand, 8 de l'anglais et 2 de l'italien. Elle aurait aussi été bien orches-

trée, et ce dès la première publication dans le *Journal de physique*, ainsi introduite :

La frivolité perd peu à peu son empire ; et c'est à l'étude de la physique et de l'histoire naturelle qu'on est redevable de cette révolution. L'exemple de Madame de P... prouve que le beau sexe sait, quand il veut, se livrer à des occupations aussi utiles et intéressantes. La traduction que nous offrons à nos lecteurs, présente une femme éclairée, un esprit juste, et une plume aussi concise qu'élégante.

Enfin, elle aurait été habilement menée avec la complicité ou la candeur de quelques-uns des principaux savants européens. Ainsi,

**Imposture collective
ou misogynie
d'un journaliste ?**

lorsqu'en 1785, Mme Picardet publie à Dijon, anonymement, deux volumes de *Mémoires de chimie* de Scheele, réunissant 27 textes traduits du suédois et de l'allemand, l'astronome Jérôme Lalande dévoile l'identité de la traductrice dans sa recension de l'ouvrage pour le *Journal des savants*. Cela permet à Mme Picardet de sortir de l'anonymat d'une initiale pour signer ses nouvelles traductions de son nom marital, et à Félix Vicq d'Azyr, secrétaire perpétuel de la Société royale

de médecine, de l'associer à son éloge du savant suédois, décédé entre-temps :

Encouragée par M. de Morveau, l'un des savants les plus distingués de ce siècle, Madame Picardet, épouse d'un magistrat de Dijon, résolut d'apprendre les langues allemande et suédoise uniquement pour transmettre dans la nôtre les découvertes du chimiste de Köping ; et son entreprise eut le plus grand succès. Cet acte de dévouement

et de courage suppose dans le traducteur de M. Scheele, non le bel esprit qu'on loue trop, mais le bon esprit qu'on ne loue point assez, et qui se montrerait sans doute plus souvent s'il était apprécié ce qu'il vaut.

Alors ? Imposture collective ou misogynie d'un journaliste ? Que Guyton de Morveau souhaite honorer sa principale collaboratrice et amie chère – que la rumeur tient pour sa maîtresse – en lui attribuant le mérite de la tra-

duction reste plausible. Le chimiste Antoine-Laurent Lavoisier en fait autant : le manuscrit d'une traduction de sa femme atteste qu'il l'a largement amendé et qu'il a même rédigé les notes qu'il lui attribue par la mention autographe « Note du traducteur ». Bien que Morveau signe généralement les notes des traductions de Mme Picardet, son désir de mettre celle-ci en avant est tout aussi évident. Pourtant, l'étude du dossier prouve que c'est bien d'une forme de misogynie, consciente ou non, que relève la nécrologie rédigée par Amanton. Pour lui, les compétences d'une femme semblent devoir rester confinées dans la sphère de l'« aimable », dans l'écriture comme au salon – jugement qu'il assaisonne même d'une dose de corporatisme en valorisant la part de Magnien, avocat en parlement comme lui, duquel il tient probablement l'« anecdote ».

Des relevés météo pour l'Académie de Dijon

Amanton est lui-même victime d'une sorte d'imposture institutionnelle : il attribue au mari, Claude Picardet, les relevés barométriques que celui-ci a publiés dans les *Nouveaux mémoires de l'Académie de Dijon*. Ce dernier précise pourtant que « lorsque ses affaires ne lui permettent pas de s'en acquitter personnellement, il est remplacé par Mad^e Picardet, dont l'application et le zèle pour les progrès des sciences sont connus par les traductions qu'elle a données au public ». Il apparaît même qu'elle assure seule la tâche.

En juillet 1785, en effet, à la demande de l'Abbé Bertrand, professeur de physique au collège de Dijon, Lavoisier offre à l'Académie de Dijon un baromètre que le chancelier de la compagnie, Morveau, confie à son amie proche pour relever la pression et la température trois fois par jour. En 1787, le couple Lavoisier se rend chez elle et compare les données avec celles de leur instrument de voyage. Deux semaines plus tard, en envoyant à Lavoisier les relevés du mois précédent, Mme Picardet écrit : « Je suis si flattée d'être digne de faire une observation qui m'a procuré l'avantage inestimable de recevoir votre visite et celle de Madame Lavoisier, que je ne puis vous en exprimer assez ma sensibilité. Cette idée



1. SUR CE TABLEAU ANONYME du XIX^e siècle, inspiré du portrait du couple Lavoisier par Jacques-Louis David (1788), Lavoisier (*assis*) et sa femme (*à gauche*) sont représentés avec Guyton de Morveau (*à droite*), Berthollet, Fourcroy (*au centre*) et une autre femme tenant un livre, qui pourrait être Mme Picardet.

Tessieract-Early Scientific Instruments